

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 44 fr.
Trois mois... 13 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chèque postal N° 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

Devant la dépouille d'un héros

Nous ne sommes pas de ceux qui dénaturent et bafouent le courage d'un adversaire d'idées — même quand ce courage est au service d'une cause que nous jugeons abominable, même si à pour fin notre propre anéantissement.

De notre côté, nous nous efforçons, pour le combattre, à faire preuve d'une même hardiesse implacable, d'une même tension de volonté impitoyable — s'il le faut — mais cela ne nous empêche pas de reconnaître la force d'âme de l'adversaire ; cela ne nous incite pas à lui prêter, jusque dans sa vaillance, de bas mobiles. Nous ne cherchons pas à déprécier l'ennemi.

Nous laissons de telles méthodes aux gens de l'« Action française », de la « Liberté » et du « Figaro ». Au lieu d'avouer l'héroïsme noble de Germaine Berton, ils ont préféré traîner dans la boue sa jeunesse...

Non, nous ne voulons pas les imiter. Devant la dépouille de la première victime reconnue du « Dixmude », nous nous inclinons.

Mais il s'appelle le commandant du Plessis de Grenédan. Mais c'était un pirate de l'air, un de ces semeurs de mort qui, en temps de guerre, lancent grenades et bombes sur les populations épouvantées... C'était un criminel patenté...

Oui. Cela n'empêche que cet homme avait du courage. Il n'était pas de ceux qui poussent les autres à la tuerie, sans y aller lui-même. Son patriotisme ne s'exerçait pas des couloirs du Palais-Bourbon ou des salons de la rue de Rome. Son amour de la France ne se résolvait pas en jeu de capitaux à la Bourse ou dans quelque exploitation. Il payait de sa personne. Il a payé de sa peau. Reconnaissons loyalement son héroïsme.

Et, ceci fait, jugeons-le.

Le commandant du Plessis de Grenédan était parti pour une croisière au large sur l'ancien dirigeable allemand « L-72 », baptisé « Dixmude ».

Il emmenait avec lui, sous ses ordres, un capitaine de frégate, un capitaine de corvette, huit lieutenants de vaisseau, sept maîtres, huit quartiers-maîtres, sept mécaniciens, douze artilleurs et matelots qualifiés. Il portait la responsabilité de quarante-quatre existences.

Assurément, sur le nombre vingt-cinq parlaient volontairement. Gradés comme lui, engagés sans nul doute, ils avaient choisi leur sort. Comme pour leur chef, nous nous contenterons de saluer leur courage, sans les plaindre.

Mais les dix-neuf autres ! Ouvriers de vingt ans, ils avaient dû, sous la menace des gendarmes et par la crainte de la vie de lamentable exil qui est faite aux déserteurs, partir à l'armée, servir la marâtre patrie. Sans doute, ceux-là devaient porter en eux l'âme des réfractaires qui haïssent la vie de caserne, sa monotonie stupide, ses tracasseries imbéciles, ses promiscuités dégradantes, et le poids odieux de la discipline. Ils avaient choisi la navigation aérienne pour ce qu'elle comporte de hasards, de vagabondage, de laisser-aller, de risques et de technique... Ils savaient y trouver une certaine bohème de vie qui empêche les officiers eux-mêmes de trop y ressembler à des chefs militaires. Et ils étaient partis sur le « Dixmude » pour ne pas croupir dans les chambrées.

Ah ! ceux-là, comme ils eussent préféré courir le monde pour d'autres aventures que celles de la mort. Ils avaient vingt ans, et dans le cœur de chacun, l'amour ouvrait ses vannes. Comme ils eussent fait don de leur héroïsme et de leurs connaissances pratiques pour les beaux voyages d'agrément qui ne comportent aucune hâte, ni aucun souci de record, ni aucune ambition de grades à conquérir en faisant son « devoir » jusqu'à la folie...

Voilà les vraies victimes de la catastrophe. Sur ceux-là, nous nous penchons douloureusement, comme sur des frères assassinés.

**

M. Charles Maurras nous apprend, par l'« Action française » d'hier, ce que fut le commandant du Plessis de Grenédan. Il écrit :

Fils de l'éminent professeur à la Faculté catholique d'Angers, à qui nous adressons l'hommage de nos plus vives condoléances, il avait bien voulu nous assurer de la sympathie ardente, de l'attention émue avec laquelle il suivait notre entreprise de Restauration générale. Il avait lu-dessus des idées personnelles. Un de ses desirs était d'obtenir une propagande de nos doctrines plus intense et plus étendue dans le monde catholique français, dont il estimait que nous étions trop méconnus. Les idées qu'il avait bien voulu nous communiquer jetaient honneur à la hardiesse, à l'ingéniosité et aux qualités pratiques de son esprit. Nous l'avions assuré de notre adhésion complète à ses vues...

Et le doctrinaire royaliste conclut en associant la mémoire du capitaine du « Dixmude » à celle du « combattant de Port-Fontenoy » : Marius Plateau.

Ainsi se dessine très nettement la figure de ce « héros de l'air ». Le commandant du Plessis de Grenédan était de ces officiers d'« Action française » sur lesquels Maurras et Daudet complaient pour instaurer le fascisme dans ce pays. Il était un frère de Plateau et il s'exerçait à anéantir d'en haut, à coups de bombes, le prolétariat révolutionnaire, tout comme le chef des Camelots du Roi se préparait à l'assassinat des militants ouvriers.

Synchronisme, monsieur Daudet. La fin tragique de ce patriotique pirate de l'air dans le même temps où le jury se refusa de « venger » la mort de votre pirate de tranchées, voilà des faits qui doivent vous donner à réfléchir sur cette loi du synchronisme qui vous inquiète tant...

D'ailleurs, Maurras l'avoue : « La nature n'est pas douce, et les éléments furieux n'ont pas été plus cléments au capitaine du « Dixmude » que les bêtes féroces de l'anarchie germanisante au combattant de Port-Fontenoy. »

Pourquoi regretterions-nous l'inclemence de la nature à l'égard de celui-là ? Pourquoi blâmerions-nous la courageuse jeune fille qui a frappé celui-ci ?

Monsieur Maurras, nous avons encore de la mémoire et de l'imagination. Nous nous souvenons, nous, les anarchistes, que vous appelez « germanisants », des milliers de pauvres jeunes gens tombés à la guerre, de 1914 à 1919. Nous voyons les cadavres que fit votre héroïque Marius Plateau. Nous voyons ceux qu'il tua et fit tuer dans les rangs de l'« ennemi », de « votre » ennemi, le prolétariat d'Allemagne. Nous voyons ceux qu'il conduisit au massacre dans les rangs de cette armée française que vos idées, les siennes, avaient poussée à la tuerie.

Nous voyons encore tous ceux que le commandant du Plessis de Grenédan mitrailla du haut de ses dirigeables, pendant les hostilités, dans les écoles bombardées, dans les foyers dévastés... Des enfants assassinés !

Et nous voyons, dans l'avenir auquel il eût participé, son « Dixmude » survolant nos foules ouvrières, semant la mort dans les rangs des révoltés, écrasant d'en haut l'insurrection, émettant aux éclats des bombes meurtrières la Révolution en marche.

Oh ! non, non, monsieur Maurras, nous ne pouvons pas pleurer de tels « héros » !

André COLOMER.

La fin du « Dixmude »

Comment on retrouva le corps de du Plessis

Rome, 29 décembre. — Selon les nouvelles qui parviennent de Sciacca, le corps du commandant du Plessis de Grenédan a été retrouvé dans des filets, par des pêcheurs, le 26 décembre, à 16 heures, à quelques milles au large de Sciacca. Il a été transporté aussitôt sur la grève et veillé par un planton.

L'officier était vêtu d'un lourd pardessus doublé de fourrure, et portait des jambières en caoutchouc, des gants de cuir et un gilet noir à boutons dorés. A la main gauche, il avait une alliance.

On trouva sur lui des clichés photographiques non encore développés, une montre en métal noir avec chaîne en or, arrêtée à 2 h. 30. Cette heure correspond à l'heure à laquelle le chef de gare de Sciacca, qui se trouvait alors sur la place de la petite localité, remarqua une vive lueur dans la direction de la mer. Cette lueur dont il ne peut s'expliquer l'origine sur le moment, dura quelques secondes.

D'autres employés de la gare affirment également avoir vu comme deux ballons en feu disparaître dans les vagues.

On retrouva également, sur l'officier, des objets qui permirent d'établir son identité : un étui en cuir avec des jumelles, un compas métallique, un porte-monnaie en cuir contenant des pièces d'argent et des billets émis par le département de la Charente-Inférieure, un portefeuille en cuir noir avec une carte d'identité délivrée par les chemins de fer, valable sur le parcours Toulon-Paris, avec une photographie ainsi qu'une carte du Cercle Naval de Toulon, toutes deux au nom du commandant du Plessis de Grenédan, enfin une image de Saint-Christophe et une prière à Saint-François-de-Sales pour être sauvegardé du naufrage et deux photographies d'enfants.

Odieux chantage de Daudet et de Poincaré

L'organe du roi récidive : il a encore inséré, dans son numéro d'hier le nom et l'adresse des douze jurés.

Mais, comme quatre sur douze se sont prononcés pour la condamnation de Germaine, il est bien embêté et il écrit : « Nous enleverons volontiers de cette liste ceux qu'on nous ferait connaître, de façon certaine, comme ayant voté contre l'odieux dent de justice ».

Ainsi, 12 jurés, appelés par la loi, se sont prononcés, d'après la loi même, « selon leur conscience et ont jugé en connaissance de cause ».

La loi leur doit « protection dans l'exercice de leur fonction, et doit empêcher quiconque de se venger sur eux du verdict rendu par eux ».

C'est la loi ! Les anarchistes pourraient n'en pas tenir compte, mais... mais le Président du Conseil, M. Poincaré, peut-il connaître la loi, lui, et couvrir son ami Daudet, directeur de la feuille qui se livre à ce chantage sans nom ?

Si nous posons cette question, ce n'est pas que ça nous gêne que Poincaré et Daudet soient cul et chemise. Mais, comme le premier de ces deux coquins nous trahit constamment à la barre de justice pour « délit » de pensée, il nous plaît, le prenant sa sale patte sanglante dans le sac, de le saisir au collet et de le montrer au public tel qu'il est.

A-COTÉS Wagons à bestiaux

Un wagon de Métro, Midi. « L'on voit certains animaux farouches, des mâles, et des femelles, enlissés dans des cages, livides, brûlés de sueur et de poussière... » écrivait aujourd'hui La Bruyère, de ces gens que la Compagnie du métro appelle des « voyageurs ». Ce sont des voyageurs en effet, puisque, au contraire des bestiaux pourvus d'un pareil confort, ils payent, eux-mêmes leur place.

Coincée entre trois ou quatre hommes, une jeune femme jolie, plantureuse, de mise convenable et discrète, s'efforce de tenir ouvert le livre qu'elle parcourt. Tout contre elle, un monsieur très bien se penche, intéressé, semble-t-il par le livre ; à moins que...

Un remous à une station. Le monsieur est maintenant derrière la jeune femme. Par-dessus les têtes j'ai suivi le manège ; tout à coup, la jeune femme a pûti : son livre tremble dans ses mains ; la voici plus rouge qu'une pivoine ; dans ses yeux de la colère angoissée...

Un arrêt. Elle se fait un chemin dans la foule et descend : elle n'a osé rien dire. Ce sont toujours les êtres les plus délicats qui rougissent et n'osent rien devant les mufles...

Les Parisiens doivent être de ces délicats, jusqu'au pointisme pour supporter si longtemps ces transports en commun — et en cochons — qu'à des tarifs plus élevés nous octroyons les opulents amis du prude Lamartelle. — CHAB.

La Justice au Pilon

Vingt ans de travaux forcés ! Être innocent (« innocent » au sens le plus bourgeois du mot) et faire vingt ans de travaux forcés ! C'est là la terrible chose qui advint au pharmacien Danval. Aujourd'hui, reconnaissant son erreur, la « Justice » des hommes l'a réhabilité, l'a indemnisé. Aujourd'hui la justice bourgeoise a donné vingt mille francs à cet homme qu'elle avait frustré de vingt-quatre ans de vie.

On doit se souvenir de l'affaire. En tous cas la voici, résumée telle que la donnent les journaux bourgeois :

« Alors âgé de trente-sept ans, Danval, qui venait de se marier acheta rue de Maubeuge une officine. Malheureusement le ménage ne tarda pas à vivre en mauvaise intelligence, et après une maladie de trois jours, Mme Danval mourut assez mystérieusement. La famille de la morte, à laquelle cette fin prématurée avait paru bizarre, adressa une dénonciation au parquet. Une enquête fut alors ouverte, on procéda à l'examen toxicologique des viscères du cadavre, et la découverte de deux milligrammes d'arsenic amena l'arrestation du pharmacien Danval sous l'inculpation d'assassinat.

Malgré les contradictions des experts médicaux et chimistes, malgré l'absence de preuves formelles et les protestations d'innocence de l'inculpé, celui-ci n'échappa à la guillotine que pour partir à Nouméa purger sa peine de travaux forcés à perpétuité.

Vingt-quatre ans plus tard, un journaliste, M. Jacques Dhur, faisant une enquête sur le bagne, rencontra dans le domaine agricole de Bourail le forçat Danval. Il parla longuement avec lui, et à son retour en France, Jacques Dhur, par la plume et la parole, commença une grande campagne qui devait aboutir à la grâce du bagnard.

Revenu dans sa patrie, Danval, voulant se réhabiliter, demanda que l'on fit la révision de son procès. Il apportait à l'appui de ses protestations les récentes découvertes scientifiques qui prouvaient que tout organisme humain renferme normalement des quantités d'arsenic sensiblement égales à celles qui furent trouvées dans le corps de sa femme. Mais la Cour resta sourde à ses appels et rejeta sa demande le 8 mars 1906. Danval, tenace essaya à nouveau en 1910, et la Cour le débouta une seconde fois, le 3 juin.

Ces deux échecs ne découragèrent pas l'infortuné Danval. Alléguant d'une communication faite à l'Académie de médecine par le professeur Arsonval, sur divers cas d'intoxication arsenicale, il opéra auprès des juges suprêmes une troisième tentative qui aboutit, cette fois, à la désignation d'une commission d'experts. MM. Gabriel Bertrand, professeur de chimie, membre de l'Institut ; le docteur Paul Carnot, de l'Académie de médecine ; Guérbert, pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu ; les docteurs Ribierre et Paul, experts près le tribunal de la Seine, désignés par la Cour, ont reconnu que les déconvoitantes effectuées depuis le procès Danval apportaient sur cette affaire un jour tout nouveau.

A la suite de ces conclusions importantes, l'instance en révision a été transmise à la Cour de cassation, qui vient enfin de casser l'arrêt de la Cour d'assises du 6 mai 1878.

Cette histoire désespérante donne une idée de la « Justice », cette idole des républicains, radicaux, royalistes, etc...

Ainsi, sur de simples présomptions (car il n'y avait pas plus), des gens s'octroient le droit d'envoyer un homme à la guillotine ou aux travaux forcés ? Ainsi, de simples mortels faillibles comme tous, influençables comme tous, se sont crus capables de juger un de leurs semblables avec la seule lumière de leur imagination plus ou moins morbide. Sans précisions et sans témoignages exacts, il ont déclaré : Cet

homme est coupable et, froidement, avant d'aller manger chez eux le rôti de cochon qui les attendait, ils ont dit : cet homme mourra. Pourquoi ? Euh !... ils n'en savaient rien exactement, mais enfin ça devait être comme ça.

Et sans un hasard fortuit cet homme eût été, en effet, exécuté. Et les douze simples mortels eussent mangé leur rôti de cochon sans plus se soucier de cette vie humaine sacrifiée par eux.

Il s'en est donc fallu d'un fil pour que ce malheureux Danval ne soit expédié ad patres ou pour qu'il ne crève pas au bagne. Il a fallu vingt-quatre ans pour que l'on veuille bien s'occuper de son affaire. Il a fallu vingt-quatre ans pour que des juges se demandent : « Et s'il n'était pas coupable ? », vingt quatre ans !

Qui pourrait imaginer, non seulement les tortures physiques, mais surtout les tortures morales d'un être qui sent peser sur ses épaules une aussi effroyable injustice ? Il est impossible, je crois, d'imaginer semblable souffrance.

Et comment éprouver pour l'institution qui s'appelle la « Justice » et qui ordonne de pareils actes, autre chose qu'une haine et un mépris sans cesse renouvelés ?

La Seine monte toujours !

Nos officiels ont beau affirmer sérieusement que toutes les mesures sont prises pour parer à des événements regrettables, tout le monde reste sceptique quant aux moyens de protection déjà employés.

« Nous ne reverrons pas, cette année, ce qui s'est passé en 1910, disent les techniciens. Bien que la crue soit sérieuse, nous n'avons pas à redouter une telle éventualité. »

Un tel langage n'est pas fait pour rassurer les Parisiens — surtout ceux qui habitent le long des quais — nos dirigeants ayant l'habitude d'appeler « blanc » ce qui est « noir » et « noir » ce qui est « blanc ». Un mensonge, une affirmation erronée ne peuvent les faire reculer et ils sont tellement habitués à déformer la vérité — voyez catastrophe du Dixmude ! — que peut-être aucun d'eux ne se rend compte qu'il ment lorsqu'il parle.

En veut-on un exemple ? Avant-hier, au pont de la Tournelle, la cote annonçait 4 m. 50, soit une hausse de 55 centimètres sur la veille. Hier, au même endroit, le chiffre officiel était de 5 m. 10, soit une progression de 60 centimètres en vingt-quatre heures — 1 m. 15 en deux jours !

Voici quels étaient les chiffres atteints pendant quatre années, au même endroit, c'est-à-dire au pont de la Tournelle :

28 janvier 1910 8 m. 40
10 janvier 1919 5 m. 35
5 janvier 1920 6 m. 50
29 décembre 1923	... 5 m. 10

Encore quelques jours de mauvais temps, une pluie persistante et tenace et peut-être apprendrons-nous qu'au pont de la Tournelle, par exemple, on enregistre à nouveau 8 m. 40 !

Il faut s'être promené sur les bords de la Seine pour se rendre compte de la gravité de la situation.

Les grues lèvent leurs bras vers le ciel comme pour le prendre à témoin de leur détresse passagère et les abris des marinières sont à moitié occupés par l'élément ravageur.

Le Pont au Change : « L'N » du pont est sur le point d'être atteint.

Et nous passons devant la Tour-Pointue, de sinistre mémoire. Nous voici au Pont-Neuf. Où est donc le petit jardin du Vert-

Et maintenant ?

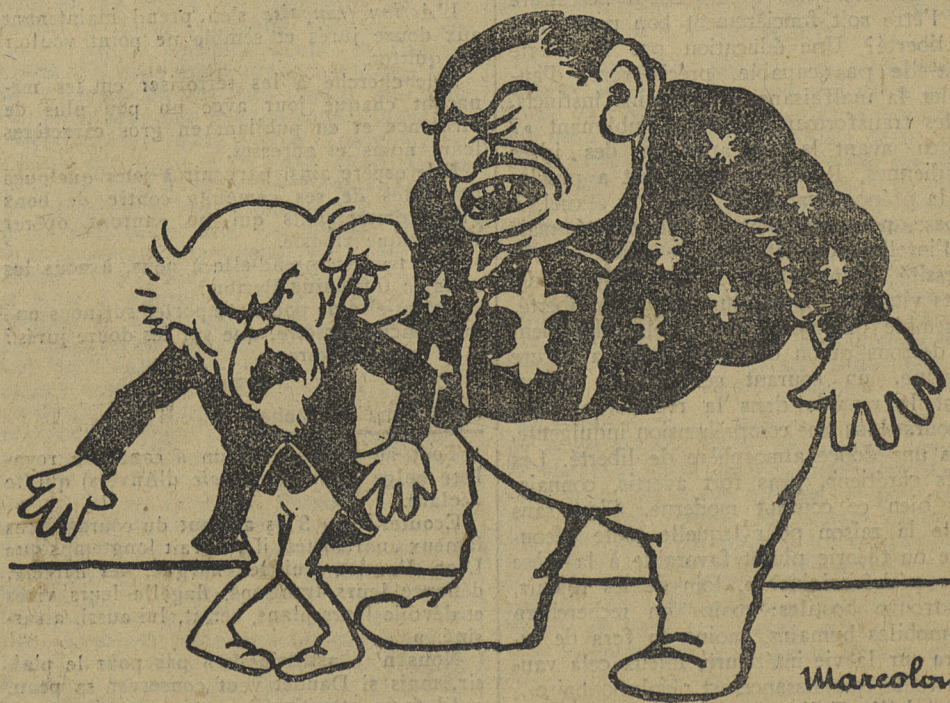
Germaine Berton est libre. Mais Cottin, Gaston Rolland, Jeanne Morand et d'autres... et des milliers d'autres, souffrent en prison.

Il faut les libérer !

Le « LIBERTAIRE » va prochainement commencer une campagne suivie et sérieuse en faveur de l'Amnistie.

Le « LIBERTAIRE » quotidien les sauvera. Aidez-le donc en vous y abonnant et en souscrivant à son emprunt.

ULTIMATUM



LEON DAUDET. — Maintenant, j'exige que tous les jurés soient de l'Action Française, ou sinon !...

Galant ? De ses arbutons on n'aperçoit plus que la cime.

Le pont des Arts, lui, semble bien frele, ainsi battu par les eaux furibondes.

L'arche du pont Alexandre-III est diminuée du tiers.

Le zouave du pont de l'Alma qui, hier, avait de l'eau jusqu'aux genoux, la trouverait mauvaise s'il n'était de pierre : l'eau, le matin, atteignait son chapeau et, à midi, on craignait que son postérieur ne fût la proie du liquide.

Mais en banlieue, le danger est encore plus grave.

A Courbevoie, les rues Saint-Germain, Saint-Guillaume et du Souvenir sont envahies par les eaux des égouts !

Va-t-on, comme en 1910, naviguer en bateau pour la joie des enfants et la tranquillité des parents ?

Les pompiers s'occupent à... pomper activement sur le quai de Seine qui est coupé non loin de la rue Fixatier.

Rues de l'Union et Nationale, à Clichy, on signale des infiltrations dans les caves, ainsi qu'à Issy-les-Moulineaux. Des pompes sont installées au pont de Billancourt.

A Puteaux et Suresnes, caves inondées... encore. L'écluse de cette dernière localité marque 7 m. 15.

Nos dirigeants continueront à dire, comme pendant la guerre : « Tout va bien ! » pendant que l'eau inondera nos caves et que nos foyers seront inhabitables.

Tout va bien !

On sait ce que parler veut dire. Et pendant que, les pieds dans la « flotte », bon nombre de Parisiens et de banlieusards attendront que les mesures prises deviennent réalistes tangibles, nos bons représentants, demain soir, s'apprêteront, en cette nuit du réveillon, à sabler le champagne et à rigoler comme des petites folles. Mais la Seine, elle aussi, rigolera... au rez-de-chaussée des immeubles.

Nos officiels s'en moquent : ils habitent loin des quais !

Bon ou Mauvais ?

La religion chrétienne est fondée sur le dogme du péché originel : l'être humain, à la naissance, est taré par le premier péché d'Adam et Eve. Malgré le baptême, il faut croire que cette première tare laisse une trace, un sillon, une particulière aptitude au péché, puisque, toute la vie, le chrétien doit se surveiller et, dans l'enfance, être surveillé.

Aussi, quel bruit quand Rousseau lança l'idée que « l'homme est bon, sortant des mains de l'auteur de la nature », et que c'est la société qui le fait mauvais ! Cette idée, juste ou non, fut féconde, car elle inaugura l'ère d'une éducation de liberté.

Rousseauistes, beaucoup d'anarchistes le sont ou croient devoir l'être. Pour eux, l'enfant est innocent et porte en germe tous les bons instincts ; c'est la contrainte sociale qui le rend mauvais, qui le dote de tous les vices.

Malheureusement, les travaux scientifiques contemporains vont à l'encontre de la thèse de Jean-Jacques. Ne parlons que pour mémoire des recherches sur l'hérédité, qui rendent l'actualité au symbole du péché originel. Beaucoup de camarades, instruits hâtivement, s'engourent du « déterminisme », et... l'on sait les ratiocinages qui empestèrent les groupes d'avant-guerre, n'insistent pas.

Maintenant, les récents travaux de Freud sur la psychanalyse, vulgarisés, vont certainement subir le sort de toutes les études scientifiques tombant dans le domaine public : déformation, exagération, systématisation. En recherchant l'origine de certains actes, faits inexplicables, névroses, le médecin viennois fut amené à constater que l'enfant, le jeune enfant, le tout jeune enfant, loin d'être un « innocent », est, au contraire, doté d'instincts fort troubles, notamment sexuels.

Tolle général. Quoi ! tout enfant est un « petit criminel » qui, entre autres rêveries idylliques, souhaite de « supprimer son père pour coucher avec sa mère » si c'est un garçon, et inversement s'il s'agit d'une fille ? Horreur ! mais même si cela gît au tréfonds de notre boursier ne pourrions-nous, M. Freud, laisser dormir cette vase, au lieu de l'agiter ? Et le plus amusant, c'est que les plus choqués des théories de Freud sont justement les chrétiens. Oui, ces partisans du péché originel, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit, ayant perdu le sens de leurs vains symboles, trouvent abominable que l'homme naisse pourvu de mauvais instincts... constatation qui devrait leur réjouir, étant si flatteuse pour le curé et le gendarme...

Mais, au fait, est-elle si réjouissante pour les chrétiens, cette constatation ? Nous avons fait du chemin depuis Rousseau, et nous dissocions les idées. Est-il nécessaire que l'être soit foncièrement bon pour vivre en liberté ? Une éducation par la liberté n'est-elle pas capable, précisément, d'annihiler la malice de certains instincts, en les transformant, en les « sublimant » ?

Bien avant la vulgarisation des idées freudiennes, Rémy de Gourmont a proclamé la prépondérance de l'instinct sexuel, à la base, non seulement de l'affectivité, mais de l'intelligence. Et, loin de conclure à la nécessité d'une autorité étouffante d'instincts vitaux, il a toujours exalté la liberté. Il semble qu'aujourd'hui, quels que soient les dessous qu'on découvre dans la nature humaine, un courant général n'y trouve point le remède dans la répression, mais toujours dans une compréhension indulgente, dans une douce atmosphère de liberté.

Les chefs chrétiens, gens fort avertis, connaissent bien ce courant moderne. C'est sans doute la raison pour laquelle toute découverte ou théorie plutôt favorable à la thèse du « péché originel », loin de les réjouir, les trouve hostiles : moins on recherche les mobiles humains, moins on fera de lumière sur la vie intérieure, mieux cela vaudra : toute connaissance est révolutionnaire... et la vieille Eglise veut durer.

LA RONCE.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

J'étais très inquiet. Le vieux gnaff n'était pas venu à mon rendez-vous et les plus folles suppositions traversaient ma cervelle. N'avait-il pas été victime de la Tcheka du roy, laquelle, renvoyée par les agents doubles ou triples qu'elle a placés à tous les postes d'écoute, aurait voulu se venger sur le vieil anarcho de ses dernières déconvenues ? Dame, mon vieux ami est à peu près de l'âge de M. Ferdinand Buisson, et avec des gaillards de cette trempe, on ne sait jamais !

Je résolus donc d'aller jusqu'à la petite baraque en bois, dont le gnaff est le légitime propriétaire (oh ! ces petits bourgeois) et où il termine, au milieu de ses amis les bijous, sa vie bien remplie de militant. Je ne pus retenir un soupir de satisfaction. Il leva la tête et s'exclama :

— Ah ! te voilà, feignasse. T'attendais qu'y fasse sec pour venir dégotter ton vieux poteau jusque dans sa tuerie. T'avais peur pour les godasses et de palucher dans la bouillasse ?

Oh ! tu sais, faut pas d'frapper. J'en gueule, mais c'est pour rire. Si j't'ai pas vu la semaine dernière, c'est rapport à ces putains de quilles qui veulent plus rien savoir. Mais le ciboulot est toujours solide.

C'est comme j'ai eu le plaisir de le dire, au rattachon qu'est venu l'aut' jour dans l'espoir de me faire couper dans ses bords et qu'a foutu le camp en me vouant au feu éternel.

Si t'avais vu sa gueule, j'en rigole encore !... Mais c'est pas tout ça, quand t'es arrivé, j'étais en train de lire ce que bouissent les canards au sujet du Dismude. Y a pas à dire, les mecs qui s'baladent sur des machins pareils n'ont pas les joies. Ça, c'est couru. Mais bon Dieu, à quoi qu'a sert ?

J'me frottais en rogne en lisant les condamnations de ces messieurs du Sénat. Pige-moi ça :

« L'Assemblée s'associe avec le pays tout entier aux angoisses des familles de l'équipage du Dismude qui a, une fois de plus, donné l'exemple de l'abnégation et du sacrifice dans l'accomplissement sacré du devoir national ».

Ne crois-tu pas que tous ces vieux feignons donnent bien l'exemple de la connerie !

Abnégation, sacrifice, devoir national, vaillance, courage, conquête du plus noble idéal, héroïsme, patrie, France, voilà tout ce que ces crabes ont à nous servir, chaque fois qu'y arrive un coup dur. Ah ! les vaches !... Y a pas de danger qu'ils aillent s'y frotter pour leur compte.

Quand y crèvent, c'est d'indigestion d'aut'chose. Regarde le père Dubost !... Ça serait pourtant une bénédiction si tous ces saboteurs-là avaient pu prendre place dans la cabine d'un ballon et le tonnerre de Dieu les envoyait tous au fond de la flotte. Avec les morues et les maquereaux, ils s'auraient retrouvés en famille.

Et puis, quel débarras !... Ah ! j'sais bien, tu vas me dire que ça fera toujours une machine à tuer de moins et qu'y vaudrait mieux employer à autre chose tant de courage et d'énergie ?

Ca, d'accord, !... J'dis comme toi, mon pot ! Aussi je compte bien que les jeunes ne vont plus être assez ballots pour s'emparer les esgourdes avec tous les boniments des propri' à rien qui gueulent comme des putois : la patrie, la patrie, et qui se saourent la gueule avec leurs caleçons pendant que les pauv'types se font descendre. C'est aux anarchos à ouvrir les yeux aux bons bougres... Moi, j'suis trop vioque. Matheur !...

Je calmai de mon mieux mon vieux camarade en lui promettant d'aller le revoir la semaine prochaine et de le tenir au courant de nos efforts.

Pierre MUADES

Est-il déjà pièce de musée ?

Paul Fort est un charmant poète. A travers les villages d'Ile-de-France il a baladé sa fantaisie rythmiquement. Mais que diable lui veulent tous ces « confrères » qui parlent de lui dans *Comedia* ? Ils pétitionnent pour que le ministre lui octroie une conservation de musée. Les méchants gens comptent pour transformer notre galant vagabond en un acariâtre fonctionnaire.

Mais il crève de faim, objectera-t-on.

— Eh bien ! qu'il s'en prenne à la République et qu'il se révolte contre la marâtre, au lieu de lui lécher... les pieds.

Chiche

L'Action française s'en prend maintenant aux douze jurés et semble ne point vouloir les quitter.

Elle cherche à les terroriser en les menaçant chaque jour avec un peu plus de virulence et en publiant en gros caractères leurs noms et adresses.

Elle espère ainsi parvenir à jeter quelques dizaines de ses caméléons contre de bons gros commerçants qui ne sauront opérer l'énergie riposte.

Que ne s'en prend-elle à nous, à nous les amis de Germaine Berton ?

Craint-elle ne point remporter sur nous une aussi facile victoire, que sur les douze jurés ? Il faut le croire.

C'est nous les lâches

Tout au moins c'est un « canard » royaliste belge (*L'Echo du soir* d'Anvers) qui le déclare.

Ecoutez-le : « S'ils avaient du courage, ces fameux anarchistes, il y aurait longtemps que Léon Daudet, qui les narque, les harcèle, dénonce leurs trahisons, flagelle leurs vices et dévoile leurs plans, serait, lui aussi, assassiné ».

Nous n'« assassinions » pas pour le plaisir, mais si Daudet veut conserver sa peau, qu'il fasse attention à ses provocations continuelles, que celles-ci n'entraînent pas l'assassinat d'un des nôtres.

LA RONCE.

C'est tout ce que nous avons à répondre à l'*Echo d'Anvers*... et à Daudet qui reprend cette prose dans son *Action française*.

000

Le « Torium »

Deux syndiqués devaient devant la Bourse du Travail. Ils ne sont pas de l'Enseignement, ni du Spectacle, à entendre leur conversation et à voir leur costume. Ils sont du Bâtiment.

— T'as entendu parler de cet aratorium ?

— Ara quoi ?

— ...torium !

— Ah, oui, le « torium » d'Auteuil, ou qu'y a un toubib qui souffle des courants d'air chaud dans les boyaux des figures pâles.

— Y nous a surtout soufflé cinquante cinq mille balles à l'Union.

— Mais il les rendra !

— Penses-tu, j'te dis qui gna qu'des courants d'air dans son usine.

— Alors, on est r'faits.

— Comme des rats.

Les Sections étrangères aux Indépendants

Le Comité des Indépendants ayant décidé (pour des raisons que je veux ignorer) la création de sections étrangères lors de sa prochaine manifestation, les étrangers résidant à Paris protestèrent véhémentement contre cet essai de placement en taxant les dirigeants de ce Salon de nationalisme.

Il faut rendre hommage au graveur Laboureur de s'être associé avec quelques Français aux protestataires, croyant ceux-là lésés dans leurs droits.

Mettions les choses au point et dévoilons les dessous de l'affaire.

Il y a deux sortes d'étrangers : ceux résidant à Paris depuis plusieurs années et ceux qui, après un court séjour en France, sont retournés dans leur pays pour s'y fixer.

Ceux-ci aussi ont des droits !

Pourquoi leurs compatriotes fixés à Paris se dressent-ils contre eux ?

Ils affichent pour la plupart un nationalisme intempêtif et pour un peu se déclareraient plus Français que vous et moi. Entendez-les : « Je suis Français de cœur, ma femme est Française, je fais de la peinture française... »

En attendant, dès qu'une exposition s'annonce à l'étranger, vous les voyez immédiatement y participer dans les sections respectives de leur nationalité d'origine, sans se préoccuper aucunement de leurs camarades français.

Vous ne trouvez en bonne place dans les éditions étrangères sur « Le jeune Art français » que des noms russes, roumains, et surtout polonais, de peintres fixés... à Paris.

Et Dunoyer de Segonzac et Luc-Albert Moreau, Dufresne, et Lhoté ?

Assez de ce mensonge !

C'est au nom de mes camarades étrangers que je proteste en fervent internationaliste.

Un sociétaire des Indépendants, Italien (résident en Italie), m'a prié d'intervenir auprès du Président de cette Société, afin de grouper dans une salle un mouvement de jeunes peintres de Milan, Vicence, Venise.

Aucun nationalisme ne les dirige : seul un légitime désir de groupement pictural parce qu'ils sont quelques-uns de même culture poursuivant un effort commun, dans une même tendance.

Des artistes allemands, qui, l'an dernier, ont courageusement invité leurs camarades français à Dusseldorf, me font la même demande par la voix d'Arthur Kaufmann, président fondateur de « Das Jünge Rheinland ».

Je sais, d'autre part, que des artistes Belges désirent exposer, groupés, dans nos manifestations.

Il y a eu art des questions ethnographiques qu'on ne saurait nier.

Voilà pourquoi, à mon avis, il est nécessaire de créer des Sections Etrangères aux « Indépendants » et ne pas faire le jeu d'« Indésirables de l'Art », qui ne voient dans la décision du Comité que l'impossibilité d'affirmer leur arrivisme féroce et leur mercantilisme éhonté.

PIERRE HODE.

Réflexions

Henri Béraud donne sa démission de membre de la Société des Anciens Combattants. C'est un fait de poids et notoire, non moins que la prose fulgurante, cavalcadante, carambolante qui annonce la chose aux peuples, dit Victor Hugo, béants.

C'est que la Société des Anciens Combattants fait édifier une anthologie des écrivains morts à la guerre, et qu'elle anthologie sera présentée par le ministre Léon Béraud, bel embusqué. O morts, s'écrit Béraud, les bras levés au ciel et des larmes inondant ses joues replètes ; dans la posture même allouée par dix mille sculpteurs de navets à dix mille pleureuses de monuments aux morts. O morts, c'est maintenant que vous allez souffrir ! (comme dit Dorgeles, parait-il, et ça ne m'épaterait pas, car la phrase est d'un burlesque défilé).

Rassurons notre ami Béraud pour qu'il ne maigrisse. Les morts ne souffriront pas. Les morts souffrent rarement, et ils se font, révérence dire, de Béraud autant que de Léon Béraud. Quant à la préface de l'anthologie des écrivains décédés à la guerre, il me rait qu'elle soit du ministre et non d'un type à dix-huit citations et croix de guerre à mille palmes. C'est un bon conseil que ça donnera. Faites-vous embusquer, écrivains, vous devriez peut-être ministre et préfacez alors volontiers les œuvres des copains esourbis. Vous les préfacez d'ailleurs sans orgueil et vous serez encore les plus marionnettes. Les ballots auront, en se faisant tuer, acquis la fourragère, mais, le fourrage, vous l'aurez bien mis dans vos bottes...

Et de n'avoir point fréquenté le front, vous aurez aussi gagné de moins crâner.

RENEE DUNAN.

La Vie des Lettres

Le petit abbé Brémont et Léon Bloy. — Le petit abbé Brémont, membre de l'Académie Française, écrit dans le *Correspondant* qu'il voit en Maurice Barrès « un continuateur de Pascal (! ?) et sans le savoir, de François de Sales et des Anciens Pères. » Et il ajoute : « Que nous sommes loin avec Barrès de l'épaisse férocité, un peu bête, un peu pharisaïque, d'un Léon Bloy ! » Tout simplement ! Et voilà Léon Bloy jugé par le petit abbé Brémont ! Ah ! cette « férocité » un peu bête, un peu pharisaïque, d'un Bloy ! Et celui qui a l'audace de jeter ces insultes au mort est un petit abbé, un petit bonhomme qui n'a jamais eu à lutter avec la vie, un petit monsieur à l'existence mesquine comme tant de ses congénères.

Ce petit homme-là n'a pas le droit de juger un Léon Bloy qui, s'il a eu ses faiblesses, a su malgré toutes ses outrances, faire plus de bien à « sa » religion que n'en fera jamais le petit abbé. Que Léon Bloy n'ait pas été un homme « de chez nous », c'est entendu, mais en tous cas, ce fut un luttreur sincère, un beau luttreur.

Cela nous suffit.

— Le n° 3 des *Ecrits pour et contre* est consacré à une question : *Reprise des relations avec la Russie*. Y donnent leur avis : MM. de Monzie, Herriot, Yves Guyot, Eugène et Marc Sennéoff, E. Schkaf, etc...

— Le dernier article de Maurice Barrès envoyé par lui à la revue *Tentatives* pour son numéro spécial sur Stendhal paraîtra en janvier dans cette revue, avec d'autres articles de Gabriel Fauré, Renée Dunan, Emile Buisson, Christian Scénchal, quelques inédits de Stendhal, et les réponses de René Boylesse, Henry Bordeaux, Romain Rolland, A. Thibaudet, Jean Cocteau, J. Schlumberger, etc., à une enquête sur l'auteur du *Rouge et le Noir*.

— Les Editions de la Sirène publieront en janvier la correspondance de Mme Desbordes-Valmore, avec des notes de Boyer-d'Agen (2 volumes).

— Les *Uns et les Autres*, groupe littéraire fondé par F.-A. Cazals, commémoreront, le 6 janvier prochain, le vingt-huitième anniversaire de la mort de Paul Verlaine.

NOTULES :

Les *Problèmes d'origines*. — Mme Renée Dunan écrit, dans le *Journal du Peuple* (29 décembre) ces quelques lignes sur la guerre : « Après avoir détruit, elle passe des siècles à rechercher ce qu'elle a aboli jadis ; et le mouvement continue sans répit, tandis que, semblables à eux-mêmes depuis les origines du monde, les va-t-en-guerre réclament sans répit qu'on tue un peu plus et qu'on brûle ce qui reste pour que leurs fils soient plus vils que les pères... Les peuples suivent les va-t-en-guerre en cet effort circulaire, bêtes de cirque qui n'ont jamais compris qu'elles se battaient contre elles-mêmes et détruisaient leur propre bien. Car tout ce qui est humain, que ce soit Cnosse ou la Ruhr, appartient à tous les hommes... »

Où, naturellement... mais...

Propositions fondamentales d'une philosophie de la dignité humaine. — M. Paul Gille, dans la revue *Homo* (15 décembre), émet des réflexions fort justes — réflexions qui couronneront de subtiles études à paraître prochainement dans la Bibliothèque de Philosophie contemporaine (Alcan, éd.). — au sujet de l'idée de volonté et de puissance morale. Il écrit : « La conception énergétique du monde et de la vie, où tend de plus en plus la science contemporaine, permet de dire que, parmi les déterminants divers qui contribuent à un acte, il importe de ne pas négliger l'énergie personnelle, élément d'autonomie et de self-détermination. Et il importe d'autant plus de ne pas méconnaître ce potentiel humain, part personnelle de l'énergie universelle, éternelle, incréée, que c'est lui qui fait la grandeur et le progrès de notre humanité et qui fonde par là nos espérances les plus hautes. »

« C'est sur la force morale, en effet, que repose et se fonde la dignité de la vie ; et la force morale n'est qu'une forme supérieure de l'énergie personnelle, disciplinée, guidée, affirmée et amplifiée par la raison. »

« Une sociologie métaphysique a beau prétendre détacher « le social » du psychologique pour y voir, scolairement, une « nature » différente. Il n'en est pas moins vrai que, comme le dit très bien M. Leuba, « étant donné que les faits sociaux consistent en des manières de faire et de penser, c'est en termes psychologiques qu'ils s'expliquent en dernière analyse. »

« La volonté, l'idéal, l'idée-force, ont ainsi, n'en déplaise à Marx et à tous les fatalistes, un rôle, un rôle capital dans la vie. Ce rôle, physiologique, procède de la nature énergétique des choses. Tout être animé est un foyer d'énergie, un centre d'activité et de rayonnement. L'idéal est l'expression psychique de cette puissance d'expansion, qui est l'apanage inné de chacun de nous. »

Le volume de M. Paul Gille, qui paraîtra sous ce titre : *Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine*, ne passera pas inaperçu.

Idéal et Dictature. — Dans cette même revue (décidément intéressante), M. Jean Marchal étudie les diverses formes de dictatures. Il fait ressortir combien ont été pitoyables les différents essais des libéraux, forgeant des entités, « bons dieux de baudouche » que devait crever la guerre. Et M. Jean Marchal remarque tristement : « Dictature du Proletariat, dictature de l'Ordre représenté par le Capital et l'Eglise, il s'agit de part et d'autre de l'expression d'un impérialisme qui foule aux pieds les droits de l'individu et fera de lui un esclave. Quel que soit le dogme qui doive l'emporter, la pensée sera étouffée ou tout au moins limitée dans son essor, contrainte à des directions conformes à la volonté arbitraire des détenteurs du pouvoir. »

Mais oui, « dictature du Proletariat, dictature du Capital et de l'Eglise » : dictature partout ! Et M. Jean Marchal de conclure : « Les progrès de la physique biologique, les constatations relatives au dualisme phénoménal permettent de jeter un regard plus rassuré sur l'avenir et d'envisager une intervention humaine dans le processus de l'évolution. »

M. Jean Marchal est un optimiste, après tout.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — A 20 h., Boris Godounov.

OPERA-COMIQUE. — A 20 h., Mignon.

GAITE-LYRIQUE. — A 20 h. 25, La Mascotte.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, Ciboulette, musique de Reynaldo Hahn.

TRIANON-LYRIQUE. (boulevard Rochechouart) — A 20 h. 30, Veronique.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — A 20 h. 30, Les Grands Garçons. — A 20 h. 30, Résurrection.

ODEON. — A 20 h. 30, Résurrection.

THEATRE CORA-LAPARCERIE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, féerie en 4 actes de Maeterlinck.

VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue, de Henry Bataille.

SARAH-BERNHARDT. — A 20 h. 30, La Dame aux Camélias.

RENAISSANCE. — A 20 h. 45, Le Prince Jean, de Charles Méré.

NOUVEL-AMBIGU. — A 20 h. 30, La Vie de Bohème.

THEATRE des CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h., Le Cœur d'un Père, de Latéiner (en yiddish).

COMEDIE des CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h., Danses et mimes par Habib Benglia.

THEATRE des ARTS. — A 21 h., L'Ingrate, de Maurice Magre.

VIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h. 30, La Folle Journée ; le Testament du Père Lelen ; la Pie Borgne.

MONTEMARTE-ATELIER (place Dancourt). — A 20 h. 45, Voulez-vous jouer avec moi ; L'Homme rouge.

ALBERT 1^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Les Amis de la dernière heure, par André Obey.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h., Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Carol, etc. « Ce sont les pitres », revue.

LE CARILLON. — A 21 h., La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h., Les chansonniers Jean Rieux, de Soulier, Remington, etc., et la revue « T'es bête ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 h., Charles d'Avray et ses chansonniers.

LA LUNE ROUSSE. — A 21 h., Les chansonniers Dominique Bonnard, Vincent Hyspa, Jean Rieux, etc...

Matinées

A 14 heures :

OPERA. — Faust.

OPERA-COMIQUE. — Les Contes d'Hoffmann.

THEATRE NATIONAL POPULAIRE. — Concerts Paderewski.

GAITE LYRIQUE. — La Mascotte.

TRIANON LYRIQUE. — Hava. — Valse.

COMEDIE FRANCAISE. — Les Précieuses ridicules : Le Monde où l'on s'ennuie.

ODEON. — Grisélidis.

Partout ailleurs même spectacle qu'en soirée.

ARTS PLASTIQUES

Les Expositions :

Frans Masereel (Galerie J. Billiet, 24, rue de la Ville-l'Évêque).

Presque des schémas, des silhouettes, mais où les expressions sont intenses, et les mouvements concentrés.

Très sobrement inscrite, c'est la vie étonnante des mille pantins grotesques qui, organisés en Société, s'agitent autour de leur, lamentables figurants sans cœur et sans cerveau, dont la vacuité accentue encore l'insignifiance ou la malaisance des gestes. Dans ce raccourci de comédie humaine dépourvue jusqu'à l'atroce sincérité d'une synthèse nue, grimant tous les parasites qui nous sucent et le sang et la sève, et la pensée.

Frans Masereel est vrai brutalement. Ce qu'il voit, il le saisit rapidement, l'empale sans pitié devant nous. Et le « sujet » reste figé dans son attitude la plus naturelle, parce que, surpris, il n'a pas eu le temps de se composer une expression moins ignoble.

Parmi les derniers types qu'il expose, voyez le *Maquignon*, le *Mercanti*, le *Gourmand* et aussi les *Clients*, tous les clients, les clients en discussion d'affaires, les clients en bonne fortune, au théâtre, à Montmartre, ou redescendant satisfaits les pentes du Calvaire.

A côté des sanguins il a réservé une place aux sucs, aux vicieuses nourricières. Et leurs visages ne sont pas les moins émouvants, qu'ils traduisent la lamentable inconscience de « la brune » et de « la blonde », la calme bêtise de « la vierge sage » ou la détresse de « la vierge folle ».

Je n'ai pas parlé jusqu'ici des moyens d'expression de Masereel.

Précisément parce qu'en chacune de ses œuvres il prouve une incontestable maîtrise, sa technique simple y est toujours parfaitement adaptée à ses intentions. Le sujet domine les moyens et l'émotion leur impose le style, qu'il s'agisse de grands dessins rapidement tracés ou de bois composés avec hardiesse, presque géométriquement gravés, où la matière a été lentement vaincue pour que se manifeste en elle l'harmonieuse splendeur d'une création d'homme.

Masereel expose aussi des peintures. Mais ses peintures restent des images qui, gardant la sécheresse des bois et des dessins, ne montrent ni la spontanéité ni la force de vision exprimées par la vigueur des contrastes blancs et noirs, et qu'appauvrissent au contraire la couleur et la matière dont le peintre espérait les enrichir.

Ceci ne diminue en rien la beauté de l'art de Masereel. C'est un effort sur lequel il se serait téméraire de vouloir se prononcer définitivement.

Constatons seulement quel instrument puissant devient pour un tel homme et un tel artiste l'Image — l'Image qui plus directement atteint et émeut.

Une image de Masereel est essentiellement dynamique. Elle concentre en elle toute la puissance du mépris et toute celle aussi de la révolte.

ROGER VAN GINDERTAELE

Charles-Auguste BONTEMPS

Ba-ta-clan

Histoire de quatre ans

en dix petites images d'Epinal ornée d'un dessin hors texte d'Germain Delatousche

Prix 3 francs

Cadeau fait par l'auteur, en vente, au seul profit de Germaine Berton et du Libéraire, quotidien, à la Librairie Sociale : 2, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

A travers le Pays A travers le Monde Chez Thémis

La nature en furie

LA LOIRE DEBORDE

Nevers, 29 décembre. — La Loire a atteint aujourd'hui 4 mètres 10. Dans deux tiers de la ville les rez-de-chaussée ont été envahis par les eaux et les habitants ont dû les évacuer.

Au confluent de la Loire et de la Nièvre, le barrage ayant monté, la Nièvre a débordé, inondant les jardins et les champs, tr.

A Imphy, des aciéries ont été inondées et dans plusieurs ateliers, tout travail a dû être suspendu.

ET LE MISTRAL FAIT DES SIENNES

Avignon, 29 décembre. — Le mistral soufflé en tempête. Le mur de façade d'une usine récemment incendiée, qui s'étendait sur une longueur de 50 mètres et une hauteur de trois étages, a été renversé par le vent dans la rue Thiers ; il n'y a eu aucun accident de personne.

De nombreux poteaux ont été abattus par le vent. Presque toutes les communications téléphoniques et télégraphiques sont interrompues.

UNE AVALANCHE DE NEIGE

Montiers, 29 décembre. — Le village de Versoye, de la commune de Bourg-Saint-Maurice, distant de 9 kilomètres du chef-lieu et situé à une altitude de 1.500 mètres, est resté complètement bloqué du 22 au 29 décembre par la neige, dont l'épaisseur atteignait deux mètres. Des avalanches se sont produites sur les voies de communication, y entraînant la neige à des épaisseurs de 6 à 8 mètres, ce qui complétait le blocus.

Les habitants ont dû s'ouvrir un passage en levant la neige à jets de pelle ; ils sont arrivés aujourd'hui seulement à Bourg-Saint-Maurice. Pendant les travaux de débarrasser, M. Antoine Maurice Marchand, âgé de 39 ans, adjoint spécial de la section de Versoye, qui dirigeait une équipe de travailleurs, a été tué par une avalanche. L'un des travailleurs, M. Marius Rullier, âgé de 26 ans, fils de M. Jean Rullier, conseiller municipal de la section, a été grièvement blessé.

Une énorme avalanche s'est abattue dans le lit du torrent de Versoye : le choc en retour de l'air a été si violent que toutes les vitres du village de Versoye ont été brisées. Huit maisons, heureusement inhabitées, ont été envahies par l'avalanche.

L'YONNE DEBORDE

Auxerre, 29 décembre. — L'Yonne continue à monter : les bas-quartiers d'Auxerre sont inondés. Plusieurs usines ont dû entrer en chômage à la suite des pluies d'hier, qui ont atteint 40 millimètres en vingt-quatre heures. On prévoit, pour la nuit prochaine, une cote de trois mètres au pont d'Auxerre, où l'Yonne commence à déborder lorsque son niveau arrive à 2 m. 20.

LA TEMPETE A MARSEILLE

Marseille, 29 décembre. — Une tempête d'une violence rarement constatée jusqu'ici sévit sur la région sud-est. Les trains de Paris éprouvent des retards de sept à neuf heures.

En mer, la navigation est extrêmement pénible ; tous les bateaux attendus à Marseille subissent une douzaine d'heures de retard.

Le vapeur italien *Mutlach* est en détresse dans les parages Corse Sicile et a demandé assistance.

A Marseille la tempête a causé de graves perturbations dans les services de l'éclairage électrique et du téléphone, et des dégâts importants à nombre d'immeubles.

MONTAUBAN MENACE

Montauban, 29 décembre. — La Garonne le Tarn et l'Aveyron ont subi une forte crue.

A Bourret, à Trescasses et au Saula, les routes sont envahies par les eaux.

A Montauban, le Tarn menace la partie basse des quais Villebourbon.

Des dépêches annoncent ce matin une recrudescence de l'Agout.

AVALANCHE

Chambéry, 29 décembre. — Une avalanche a coupé la voie de chemins de fer sur la ligne de Modane.

Les environs de Chambéry sont inondés par les débordements de la Leyse et

de l'Albane ; les eaux recouvrent la voie à Barberaz ; les tramways en aval de Chambéry ne peuvent plus circuler.

Le lac du Bourget a monté et envahi les terres et s'étend dans toute la plaine jusqu'aux environs de La Motte Servolex.

AVALANCHE MEURTIERE

Bourg-en-Bresse, 29 décembre. — Occupé avec ses deux fils à dégrader la neige qui entourait sa maison, au hameau de Ramax, communes de Forens (Ain), M. Grandjean a été surpris par une avalanche. Ses deux fils ont pu se dégager, mais ils n'ont pas retrouvé le corps de leur père. Une seconde avalanche a fait écrouler une partie de leur maison.

UN OURAGAN EN ROUSSILLON

Perpignan, 29 décembre. — Un ouragan s'est abattu sur le Roussillon, tandis qu'une tempête de neige sévissait en Capcir. L'ouragan a causé des dégâts importants et des accidents nombreux.

LES TRAINS DERAILLENT

Bourg-en-Bresse, 29 décembre. — Le terrain étant détrempé par les pluies et la neige, la voie du tramway de la ligne Viriel-Ruffieux s'est effondrée, la nuit dernière, sur une longueur de 100 mètres, près de la gare de Champagne en Valromay.

Ce matin, le premier train venant de Ruffieux a été entraîné sur la pente du ravin profond d'une cinquantaine de mètres qui borde la ligne. Les wagons s'enlisèrent dans la masse de terre et se trouvèrent arrêtés à environ 5 mètres de profondeur. Le mécanicien Harmond, 50 ans, et le chauffeur Mandet, 40 ans, ont été tués. Plusieurs voyageurs ont été contusionnés.

UN DRAME DE LA MISERE

Saint-Malo, 29 décembre. — Dans un garni au Talar, on a trouvé le cadavre d'une femme, Marie Faudemer, et près d'elle celui d'un enfant nouveau-né. L'ami de la femme Faudemer, le chiffonnier Olivier, a déclaré ignorer les circonstances de cette double mort.

Le Parquet de Saint-Malo a ordonné l'autopsie des cadavres.

LA PATRIE SE VENGE

Montpellier, 28 décembre. — Le soldat Henri Brie, du 80^e d'infanterie, poursuivi pour désertion devant l'ennemi, a été condamné, par le Conseil de guerre du 16^e corps d'armée à Montpellier, à cinq ans de détention et à la dégradation militaire.

Brie, qui avait déserté son régiment, en Champagne, fut arrêté dernièrement à Bordeaux.

Tandis que cet honnête homme va en prison, combien d'assassins légaux jouissent d'honneurs et de luxe !

Comment le "Dixmude" est tombé

Rome, 29 décembre. — Selon les dernières nouvelles parvenues de Sciacca, il n'existerait plus aucun doute sur le sort tragique du *Dixmude*.

L'aéronef a lancé le signal S. O. S. à 3 heures le 22 décembre. Probablement dépourvu de direction et d'essence, il aurait été poussé jusque près des côtes de Sicile où aurait eu lieu le désastre. Par suite de la violence de la bourrasque ou pour une raison encore inconnue, l'enveloppe a dû prendre feu en s'engouffrant dans la mer.

Les affirmations du chef de gare de Sciacca qu'une heure aurait été entrevue au large et le fait que le corps du commandant du *Plessis* a été pris au fond de la mer, dans des filets de pêcheurs confirmeraient cette hypothèse de la destruction de l'enveloppe par le feu.

LES VICTIMES DU "DIXMUDE"

Cherbourg, 29 décembre. — Parmi les victimes du *Dixmude* on se trouvait le lieutenant de vaisseau Convens, dont la mère habite Cherbourg. Le Prétet Maritime a informé la malheureuse mère avec tous les ménagements. « C'est mon troisième fils mort pour la Patrie, a-t-elle dit : les deux premiers, officiers, ont été tués pendant la guerre ».

La malheureuse femme ne va-t-elle pas, enfin, haïr la monstrueuse Idole ? également à bord du *Dixmude*, est originaire de Granville ; il est le fils du capitaine au long cours Yvon. Il allait être nommé contre-amiral.

ALLEMAGNE

L'IMPOT INIQUE

Dusseldorf, 29 décembre. — La population de la Ruhr voit, avec terreur, l'application des nouveaux impôts sur les salaires créés par le Reich. L'exonération portera sur 50 mark-or par mois, 12 mark-or par semaine et 2 mark-or par journée. Le surplus des salaires sera soumis à un impôt de 10 % sauf pour les ouvriers chefs de famille qui bénéficieront d'une déduction de 1/10 pour la femme et de 1/10 par enfant.

L'ACTION POUR LES 8 HEURES

Dusseldorf, 29 décembre. — Une certaine agitation se manifeste parmi les métallurgistes et les ouvriers de surface des mines contre la journée de 10 heures.

Le capitalisme veut introduire en journée de 10 heures chez Krupp pour les ouvriers et les fonctionnaires. Les *betriebsräte* et des mines et usines seront désormais astreints à fournir un travail productif. Ils devront remplir leur tâche de conseiller en dehors de leurs heures de travail ; leur action devient ainsi pratiquement illusoire.

Le D.M.V. (Association allemande des ouvriers métallurgistes), dans une circulaire envoyée à ses délégués et dans des tracts distribués aux métallurgistes proclame ouverte la lutte pour la journée de 8 heures, et déclare que le référendum repoussant la prolongation de la journée de travail est parfaitement valable ; seule la décision de Berlin est illégale.

Des réunions doivent avoir lieu le 30 à Bochum, pour l'organisation de la résistance. Une motion en faveur de la journée de 8 heures a été votée le 28 par 1.300 ouvriers des mines et usines d'Oberhausen.

AUTRICHE

EXPULSION

D'ETUDIANTS COMMUNISTES

Vienne, 28 décembre. — Les journaux annoncent que la police viennoise a retiré leur permis de séjour à 33 étudiants communistes bulgares et les a invités à quitter le pays. Ces étudiants avaient formé un groupe communiste dirigé par Harlakoff, beau-frère de Rakowski. Une perquisition opérée chez Harlakoff a fait découvrir un document contenant des instructions de Frotzki et différents autres documents compromettants. Harlakoff, qui avait été arrêté, avait été remis en liberté à la suite de l'intervention de Chargé d'affaires bulgare. Les communistes sont accusés d'avoir eu l'intention de commettre des attentats sur diverses personnalités, entre autres sur la personne du Chargé d'affaires bulgare à Vienne.

INDES

UN ATTENTAT

Allahabad, 29 décembre. — Un capitaine anglais de l'armée de l'Inde a été tué d'un coup de feu par un cipaye devenu fou. L'attentat a eu lieu le 22 courant, à Jandoid, dans le pays des Ouaziris.

JAPON

IL DEMISSIONNE ENCORE !

Tokio, 29 décembre. — Le cabinet de nouveau donné sa démission, le prince régent l'ayant déjà refusée.

Quels événements se préparent donc ?

POUR LE "LIBERTAIRE" QUOTIDIEN Les Souscripteurs à l'Emprunt

N°	NOMS	Nombre de parts	Somme
835	CRUCHET	1	100 00
836	CAMARADE ITALIEN	1	100 00
837	GERAUD	1	100 00
838	SIGNORET, GAICHEL, REMOND, Groupe St-Henri	1	100 00
839	GIBOIS	1	100 00
840	PICOT Victor, à Villeurbanne	1	100 00
841	MORNET, à Thillon	1	100 00
842	Mlle A. MORAND	1	100 00
843 à 845	GRUPE DES AMIS ET SYMPATHISANTS, de Nice	3	300 00
846 à 852	LEGOUAY (3 ^e versement)	7	700 00
853	MEYER Paul (2 ^e versement)	1	100 00
854	Auguste CARRIERE	1	100 00
855	Casimir THERON	1	100 00
856	GRUPE DE NIMES (3 ^e versement)	1	100 00
857	Mme NAVARRO, à Marseille	1	100 00
858-859	SYNDICAT AUTONOME DES TISSEURS, FLEURS ET SIMILAIRES D'AMIENS	2	200 00
860	3 PEINTRES ANARCHISTES LYONNAIS	1	100 00
861	THEATRE DU PEUPLE, Amiens	1	100 00
862-863	DELATTRE	2	200 00
864	Jean PASSERON, à Toulon	1	100 00
865	Jean PETIT	1	100 00

Total de la présente liste..... 2.900 00

Total des listes précédentes.... 82.800 00

Reçu à ce jour..... 85.700 00

PARTS D' ACTIONS

HUITIEME LISTE

GERAUD (4 ^e versement) délivré action n° 837.....	25 00
DELAGUE-VAUD (2 ^e versement).....	25 00
GIBOIS (2 ^e versement) délivré action n° 839.....	50 00
MENU, à Bannes (2 ^e versement).....	25 00
GRUPE DE CHALON-SUR-SAONE.....	50 00
BAILLY, à Allauch.....	50 00
PETIT, à Orléans.....	25 00
CLAIRET, à Boulogne.....	25 00
PINEL.....	25 00
LES AMIS DE GRIGNOLE.....	50 00
GRUPE TERRE ET LIBERTE, à Reims.....	25 00
BARTHELEMY.....	50 00

Total de la présente liste..... 435 00

Total des listes précédentes 3.455 00

3.890 00

Total des actions 85.700

Total des parts d'actions 3.890

300 00

DEFENSE DE SOUSCRIRE POUR SOLDER L'AMENDE D'UN CAMARADE C'EST UN DELIT

Les juges de la 11^e Chambre correctionnelle ne manquent jamais de travail : anarchistes, communistes ont sans doute été mis au monde pour comparaître devant leur grand complice, à partir de l'époque où ils deviennent des hommes.

Il ne se passe guère de semaine que ces messieurs n'aient à « juger » un camarade libérateur ou un militant communiste poursuivi pour avoir exprimé « librement » sa pensée.

Hier après-midi, vers deux heures et demie, deux communistes étaient sur la sellette : Vandeputte, gérant de *l'Humanité* et Lemoine, rédacteur au *Travailleur du Nord-Est*.

Vandeputte, dans une première affaire, était rendu responsable de l'ouverture, par *l'Humanité*, d'une souscription, en faveur de deux communistes allemands détenus à Mayence.

Devant payer une forte amende, ces deux communistes d'Allemagne n'avaient pas le sou et on les conservait sous les verrous. Pour mettre une terme à leur captivité, *l'Humanité* avait demandé à ses amis et lecteurs de se cotiser jusqu'à concurrence de la somme exigée pour la libération des deux prisonniers.

Or, il paraît que le fait d'ouvrir une souscription pour le paiement d'une amende d'un condamné constitue un délit qui tombe sous le coup de la loi !

Doux pays de liberté — et de fraternité surtout ! — qui interdit à des prolétaires d'accomplir un geste de solidarité envers des camarades emprisonnés — prolétaires comme eux !

Pour n'avoir même pas commis ce crime impardonnable, Vandeputte — il est gérant, et chacun sait qu'un gérant de journal ne lit jamais les articles qui passent dans son organe — s'entendit condamner à 500 fr. d'amende.

NON, CE N'EST PAS DANS UN BUT DE PROPAGANDE ANARCHISTE !

A peine ce jugement odieux et stupide était-il prononcé que Vandeputte, ne quant pas son banc d'infamie, devait répondre, en compagnie de Lemoine, d'un article paru dans le *Travailleur du Nord-Est*. Provocation de militaires dans un but de propagande anarchiste, disait l'accusation.

M^e Fournier, leur défenseur, demanda qu'on voulait bien, une fois pour toutes, définir ce qu'est la propagande communiste et la propagande anarchiste.

Il démontra que Vandeputte et Lemoine n'avaient pu agir dans un but de propagande anarchiste, parce que communistes.

Le substitut, lui, ne l'entendit pas de cette oreille.

Pour ce fonctionnaire distingué, communiste et an^{ar}chie, c'est le « même tabac ». Il soutint cette thèse effarante que la pensée est libre en France et, à la joie des auditeurs, tenta de prouver que les écrits même communistes sont écrits dans un but de propagande anarchiste.

Les communistes renversant l'ordre social actuel, dit-il en substance, agissent comme des anarchistes, parce que, comme ceux-ci, ils détruisent les institutions !

Le bon substitut Lémant n'oublia qu'une chose : de dire que les communistes ne veulent pas détruire le militarisme, puisqu'ils sont disposés, au lendemain de la révolution, à nous enrégimenter dans les rangs de l'armée rouge !

Les anarchistes, eux, veulent bien supprimer l'armée, Monsieur Lémant, mais ne veulent pas la remplacer, même par une autre, si rouge soit-elle !

C. Q. F. D.

Le tribunal n'ayant pas voulu se reconnaître incompetent, et s'étant déclaré prêt à joindre l'incident au fond, les « inculpés » firent défaut. Et ce même tribunal, exigeant à toute force que ces communistes fussent des anarchistes, condamna Vandeputte et Lemoine, chacun à 4 mois d'emprisonnement et cent francs d'amende et aux dépens.

LE RAT DU PALAIS.

L'abondance des matières nous contraints de remettre à demain la fin de la réponse d'Archinoi aux ex-anarchistes ralliés au Bolchevisme.

(13) Feuilleton du Libéraire 30-12-23.

Le Drapeau Noir

par
Tony RÉVILLON

PREMIERE PARTIE

V

L'ANNIVERSAIRE

Il s'assit et se mit à faire des comptes. Lorsqu'il eut terminé, il alla prendre de l'argent dans un tiroir.

— Approchez, dit-il aux compagnons. Et, leur montrant le livre :

— Vérifiez, dit-il encore.

— Ce n'est pas la peine, monsieur Fournier, dit le Viennois

— Vérifiez. Lorsque les deux ouvriers furent sortis emportant leur salaire :

— Il faut que j'aille coucher Bon, dit Mémé à Mlle Fournier. Dès qu'il sera endormi, je reviendrai veiller la malade avec vous.

— Non. Repose-toi, petite. Cette nuit, c'est moi qui veillerai, dit Fournier.

— J'accompagne ma petite sœur, dit M. Lagoutte.

— Ma mère m'attend, dit Victor, et je suis sûr qu'elle s'inquiète déjà. A bientôt !

Tout le monde prit congé. Le gamin avait disparu.

Fournier donna le bras à son père pour l'aider à traverser l'atelier au bout duquel se trouvait sa chambre. Puis il revint s'asseoir à la table, auprès de sa femme, et mit sa tête dans ses mains. Il y eut un long silence qu'interrompaient seulement les accès de toux sèche de la malade.

Mme Fournier, un ouvrage de tricot suspendu à ses doigts, regardait son mari.

— Qu'as-tu, mon ami ?

— Ce matin, j'ai reçu une lettre d'Afric.

— Et tu ne m'en as rien dit ? Notre fils est malade, blessé peut-être ?

— Non. Il se porte bien, et il me demande de l'argent.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je n'en ai plus.

Le tisseur se leva.

— J'ai donné aux compagnons tout ce qui restait. A cette heure, nous sommes sans ressources.

Il montra la chambre :

— Si cette pauvre fille mourait cette nuit, je n'aurais pas de quoi la faire enterrer demain.

— Tu oublies ta sœur !

— Non. Ma sœur a juste de quoi vivre, et je l'ai déjà mise à contribution deux fois. Dans un mois, il faudra payer le loyer, et nous sommes en retard d'un terme. Notre gendre est dans les mêmes draps que nous. Je t'ai caché tout cela autant que j'ai pu, mais je n'ai plus la force de le porter seul. Toute la journée, j'ai couru les magasins. J'ai frappé à la porte des Lamoine, des Bonhetaïn, des Saunier, des Ber-

nard ; partout on m'a refusé de l'ouvrage. C'est la guerre, et l'on me traite en ennemi.

Il voulut se roidir. Mais tout à coup, ouvrant les bras :

— Voilà trente ans que nous sommes mariés, Jeanette ; embrassons-nous.

— Mon ami !

La mère de famille enfouit ses larmes dans ses yeux avec un mouchoir. Elle pleurerait quand elle serait seule. Ce qui importait maintenant, c'était de remonter son mari, d'agir, de trouver un moyen de sortir de là. Après un instant de réflexion :

— A ta place, dit-elle, sais-tu ce que je ferais ?

— Dis-le.

— J'irais chez M. Chazal.

— Chez M. Chazal ? s'écria le tisseur avec emportement, notre adversaire le plus ardent, le plus acharné, le plus impitoyable, l'âme de la ligue formée contre nous.

— Oui, chez M. Chazal.

— Soit, dit Fournier. J'irai.

VI

M. CHAZAL

Le père de M. Chazal portait un tricot bleu dont il retroussait les manches pour jouer aux boules. Ce chef d'atelier avait appris son état à son fils. Plus tard, le jeune homme, ayant hérité d'un frère de sa mère, épousa la fille d'un petit fabricant et quitta l'atelier pour la fabrication, faisant tout par lui-même, la ronde, le service, les dispositions, se levant au petit jour et ne se reposant qu'à la grande nuit. Sobre à se contenter pour son déjeuner d'un chatelet de pommes ou de noix, maniaque d'économie à acheter lui-même le drap de ses habits qu'il faisait craquer entre ses poudres avant de le donner à un Suisse de la rue Grenette, tailleur à fa-

M. Chazal avait fait fortune en vingt ans. Il occupait deux cents métiers, et tout le monde sur la place s'inclinait devant son influence et son crédit.

Les cafés sont originaires d'Italie, et la première colonie italienne en France fut celle de Lyon, ce qui explique ces dynasties de glaciers, de chocolatiers, de limonadiers dont les représentants existaient encore, et ces noms, les Bianchini, les Maderni, les Casati, connus chez nous depuis la fin du seizième siècle. M. Chazal, depuis dix ans, allait prendre chaque matin son chocolat au café Casati, rue Bât d'Argent, dans une grande salle à boiseries grises, obscure jusqu'à midi. Les vieux fabricants causaient là de leurs affaires à la clarté de deux chandeliers. Casati les servait lui-même et leur faisait payer la tasse de chocolat deux sous de moins qu'aux consommateurs étrangers. Le soir, M. Chazal restait chez lui auprès de sa fille. La salle à manger, garnie d'un buffet d'acajou et d'une demi-douzaine de chaises recouvertes en crin, le salon au parquet frotté sans tapis, avec son meuble de velours rouge frappé, sa pendule à colonnes de marbre blanc ayant pour balancier un soleil, quelques vases gravées des quais de Lyon sous Louis XIV, représentaient pour ce fils d'ouvrier le luxe exigé par sa position et sa richesse. Presque toujours la vieille était silencieuse. Hermia brodait sur la jambe droite et les mains croisées sur son genou, la regardait avec adoration et, lorsqu'elle parlait, l'écoutait en souriant. Avec ses compères, au contraire, le vieux Lyonnais se retrouvait, dur, goguenard, un peu cynique, ami de la grosse plaisanterie salée, se gaudissant au récit des bons tours. Ces Louis XI dont le royaume est un magasin, et chez lesquels

la vulgarité de la forme s'allie à l'habileté, à la persévérance, à la dissimulation professionnelle, n'étaient pas rares alors dans la fabrique. Le Lyonnais aimait sa ville. Sévère pour ses employés, qui eux-mêmes se montraient sans pitié pour les ouvriers, il n'aurait pas souffert qu'un étranger traitât les canuts de la Croix-Rousse et de Saint-Just comme il les traitait lui-même, et ce sentiment d'amour-propre communal avait survécu à la guerre civile.

Pas l'ombre de poésie. Une insouciance absolue de la nature. Lorsqu'il avait gravi la rue de l'Annuaire avec un acheteur et que celui-ci découvrait la vallée de la Saône, la rivière, les collines boisées, les toits enveloppés d'une poussière d'or, il le tirait par le bras pour lui montrer la maison Brunet, aux trois cent soixante-cinq fenêtres derrière lesquelles se croisent les barreaux de bois blanc des métiers. L'étendue des plaines dauphinoises et les Alpes à l'orient le touchaient moins que la grande côte montant à pic entre les maisons inégales, ou que la rue des Gloriettes descendant en escaliers vers le Rhône.

Physiquement, il « marquait mal », comme on dit à Lyon. Petit, une épaule déviée, les cheveux plats, coupés inégalement, le front large, les joues creuses, le poil rude rasé tous les matins, M. Chazal imposait cependant par des yeux noirs où se lisait la volonté et par une bouche à physiognomie docteur : la lèvre d'un bas, grosse, ridée, sensuelle, se retrouvant en avançant, tandis que la lèvre supérieure, droite, mince, roide, ressemblait à la corde tendue d'un arc.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

LA GREVE DES MUSIENS

Les grévistes ont tenu deux réunions hier. Celle du matin se termina par un vote de confiance au Conseil syndical et par l'envoi d'une délégation aux patrons. Cette délégation avait mandat de discuter avec assez de latitude et de revenir ensuite devant l'assemblée.

La réunion de l'après-midi fut assez longue. La délégation ouvrière, très occupée avec la délégation patronale, téléphonait de temps en temps. Enfin, elle revint à 18 heures 30.

Les patrons ont accordé comme augmentations : deux francs pour un service et trois francs pour deux services.

Afin de faire preuve de conciliation, les grévistes ont accepté ce premier avantage, mais les pourparlers se poursuivent pour obtenir les primitives revendications.

Lithographie parisienne. — Le mouvement se continue avec satisfaction. Sept nouvelles maisons ont cédé. Il est à prévoir que la semaine prochaine verra la fin de la résistance des quelques patrons qui s'entêtent bien inutilement.

Dans les maisons où travaillent des indépendants, ces derniers refusent de faire les travaux des boîtes en grève.

Il y aura une assemblée générale sous peu. Que les camarades s'y préparent.

Ardoisiers de Fumay. — La grève a été décidée pour ne pas subir une diminution de salaire de 20 % signifiée par les patrons. Sept cents ardoisiers sont en lutte.

Les revendications

Les chauffeurs-postiers. — A la suite du demi-jour de grève au Central pour obtenir trois francs de plus par jour, les chauffeurs-postiers viennent d'obtenir une réponse de l'Administration. La mégère y a mis le temps et elle a fini par dénicher une convention de 1911 derrière laquelle elle prétend s'abriter.

Néanmoins, une commission mixte va se réunir pour examiner le différend et prendre une décision que les chauffeurs-postiers auront à examiner.

Guis et peaux de Millau. — Les tanneurs et corroyeurs de Millau (Aveyron) viennent d'obtenir 25 centimes d'augmentation par heure. Apparemment, les gantiers et mégissiers avaient obtenu diverses augmentations de salaires.

Ces avantages ont été obtenus sans grève, par l'action du Syndicat confédéré, ce qui prouve que sur le terrain des revendications il n'est pas besoin de tendances et que l'accord peut se faire, en attendant l'unité.

LE CONGRES DE L'U. D.

C'est aujourd'hui, à 9 h., à la Grange-aux-Belles, que s'ouvre le 4^e Congrès de l'U. D. unitaire.

L'ordre du jour est assez chargé, et de sérieuses critiques seront faites par les syndicalistes sur le rapport moral, sur les finances, sur l'orientation, sur l'unité.

Notre U. D. est entre les mains de fonctionnaires qui sont les créateurs d'un parti politique. Leur rapport moral et leur orientation en témoignent. L'administration financière a été déplorable et l'U. D. court au déficit.

Y aura-t-il à ce congrès un réveil de conscience dans les Syndicats parisiens pour redresser le syndicalisme révolutionnaire ? Nous publions ci-dessous plusieurs articles intéressants.

Avant le Congrès

Sous ce titre, notre Premier confédéré a tiré des conclusions du rapport moral de l'Union et a établi un parallèle entre le Syndicat unique du Bâtiment et les Cheminots.

A la base de son raisonnement, il y a une omission, c'est que les cheminots n'existaient guère, syndicalement, au début de 1922, à la suite de leurs grèves, de la scission et des scellés rue Baudin, tandis

que le Bâtiment restait à peu près le même d'une année à l'autre ; et les chiffres donnés par l'Union sont établis sur six mois seulement.

Mais si nous voulons le suivre dans son raisonnement, nous verrons que les sections du S.U.B. qui n'ont pas connu les luttes de tendances et sont restées sur le terrain purement syndicaliste ont progressé ; c'est ainsi que les plombiers ont plus que doublé, tandis que les autres sections accusent les pertes qui se retrouvent sur le rapport de l'U. D. (à l'exception, toutefois, des charpentiers en bois dont la grève a donné des résultats qui, de ce côté, se manifestent par un léger gain) ; c'est ainsi que les serruriers ont perdu un quart de leur effectif.

Le Bureau du S.U.B.

La Minorité

La minorité syndicaliste révolutionnaire s'est réunie vendredi soir et a adopté ces deux motions :

ORIENTATION

Les syndicats se déclarent partisans de l'indépendance du syndicalisme. Ils affirment que le Syndicalisme a ses directives, corporatives, économiques, sociales, puisées en lui-même, puisées en son expérience, et qu'il n'a pas besoin d'avoir recours aux directives des partis politiques ou philosophiques.

Les syndicats examinant la question internationale, déplorent la multiplicité des Internationales syndicales. En accord avec les décisions du C. C. N. de juillet, ils déclarent « la réunion d'un Congrès ouvrier mondial où seront convoquées toutes les centrales syndicales ». La convocation pourrait en être confiée, après entente préalable, aux Bureaux des Internationales existantes, et devra être faite dans le plus bref délai.

Les Syndicats condamnant les Comités d'action dans leur forme présente. Dans des circonstances d'une exceptionnelle gravité, l'U. D. invitera les organisations révolutionnaires à se joindre à son action, pour des buts déterminés et limités. En réciprocité, l'U. D. examinera les possibilités de se joindre à toute action révolutionnaire dont l'initiative aura été prise par une autre organisation, avec la volonté formelle de réaliser les buts du Syndicalisme.

UNITE

Les syndicats examinant la question de l'unité, repoussent l'organisation de l'unité organique partielle, se déclarent partisans de l'unité à la base par la création de Comités mixtes, premier pas sur la route de l'unité.

Ils demandent à l'U. D. de la Seine dans l'intérêt de tous les travailleurs, de proposer à l'Union confédérée d'entrer de nouveau en pourparlers sur la question de l'Unité Syndicale et de créer un Comité mixte entre les deux U. D.

Ce comité aura pour rôle, non seulement de mener une propagande en faveur de l'idée d'Unité, mais d'organiser une action commune sur tous les points où les deux U. D. seront d'accord.

L'Inhalatorium

Après de minutieux renseignements, il nous est permis d'apporter un peu de lumière sur cette scandaleuse affaire qui a déjà coûté 55.000 fr. aux syndiqués de la Seine.

Il est établi que c'est par l'intermédiaire de l'Arac que le docteur Arnold est venu à l'Union. Il est probable que des entrevues et entretiens intimes ont eu lieu avant ce contact officiel. Brançon a dû jouer un rôle assez actif dans la « combine », et par la suite, il fut sérieusement secondé par Raynaud. Il est bon de rappeler que l'humanité a fait une tapageuse réclamation à cette affaire, ainsi que « la main qui étreint... » le syndicalisme.

Brançon et Raynaud ont présenté le prodigieux docteur à la C. E. ébahie. Il y eut la mise en scène avec un sentimentalisme exagéré. Pensez donc, l'U. D. était appelée à jouer un rôle historique, humain, elle allait mettre le gouvernement en mauvaise posture si elle se faisait le terre-neuve des gazes, bronchiteux et autres candidats ou élus de la tuberculose. Et la C. E. de l'U. D., devant l'enthousiasme des deux secrétaires, marcha comme un seul homme. Et voilà comment la somme considérable de cinquante cinq mille francs fut mise à la dis-

position d'un inconnu alors que les œuvres syndicales sont dans la misère.

Le conseiller de l'U. D., Léopold Faure fut seulement consulté — et pour la forme encore — après le vote. Il y eut entrevue avec le prestigieux professeur. Faure lui posa des questions et il eut des réponses évanescentes. Le conseiller de l'U. D. eut des doutes et pour éviter l'entourage, sachant que Raynaud avait la somme sur lui, il lança cet avertissement : « Raynaud avait précisé l'intention d'apporter la somme » que la C. E. de l'U. D. vous a destinée. « Nous reviendrons dans quelques jours » et « il pourra vous l'apporter ».

Au lieu de tenir compte de cet avis, aussi discret que précis, Raynaud remit la somme au malin docteur qui l'emporta prestement sans même compter.

Comment expliquer une opération aussi rapide et aussi troublante ? Il y a eu escroquerie avec complicité. La complicité a-t-elle eu lieu par bêtise ou autrement ? Je ne me charge pas de trouver la vérité sur ce point.

Ce qui est certain, c'est que les syndicats ont été dépouillés de 55.000 francs. Les fonctionnaires qui ont permis cela n'ont plus la confiance et sont considérés comme administrateurs. Ils doivent comprendre que leur place n'est plus à l'Union.

E. Koch.

Contre la vie chère

LES SPECULATEURS

Aux Halles, dans la matinée du 24 décembre, 156.700 kilos de volaille attendaient les acheteurs. Pourquoi tant de volaille ?

Parce que la veille, les cours avaient monté scandaleusement. L'oie était montée à 10 francs le kilo ; la dinde, à 16 francs.

Les acheteurs reculérent devant de pareils prix. Les spéculateurs, de peur de perdre au lieu de gagner, furent obligés de baisser leurs prix. La dinde descendit à 10 et 8 francs le kilo.

En ces temps de difficultés, est-ce possible d'assister à de pareils faits de spéculation sans que le peuple manifeste sa colère ?

LES VICTIMES ROUSPETENT

Le Cartel unitaire prépare de grands meetings dans tout le pays.

Le Cartel confédéré des Services publics organise un Congrès demain dimanche 30 décembre, à 9 heures, à la Bourse, à l'effet de réclamer les 1.800 francs.

Les employés des P.T.T., des Tabacs, et les fonctionnaires de Lille réclament les indemnités de zone suivant le rapport d'une commission préfectorale.

Les cheminots, confédérés et unitaires, ainsi que les non-syndiqués de Tarbes ont tenu une réunion commune pour réclamer les 1.800 francs, les 8 heures et l'unité.

A Bagnères-de-Bigorre, les cheminots ont demandé les huit heures, les 1.800 francs et diverses revendications.

Les cheminots de Rouen-Nord ont tenu une réunion pour réclamer les 1.800 francs.

Les travailleurs municipaux confédérés ont tenu récemment leur assemblée à la Bourse pour nommer leur bureau. Ils ont ensuite réclame le relèvement des salaires, l'amnistie et les assurances sociales.

Travailleurs de l'Agriculture

J'avise les camarades de l'agriculture que ce que j'ai écrit sur le *Libertaire* n'a pas été démenti ; que ceux qui voudraient me salir en ont été pour leurs frais.

Je reste ce que j'ai toujours été : un militant syndicaliste qui fait confiance au syndicalisme et non aux politiciens.

Je vais incessamment reprendre ma place de combat.

Les syndicats agricoles qui veulent voir revivre le syndicalisme ont le devoir de venir grossir les rangs des syndicats minoritaires.

37, rue Mathis, Paris (19^e).

Justin OLIVE.

Vient de paraître.

ROMAIN ROLLAND

Mahatma Gandhi

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

LES QUATRE EVANGILES			
Récondité	2 vol.	13 50	14 60
Travail	2 vol.	13 50	14 60
Vérité	2 vol.	13 50	14 60

ANATOLE FRANCE			
La Rotisserie de la Reine Pédauque	10	10	85
Thais	10	10	85
Le Livre de mon Ami	10	10	85
L'Étre de Pingouin	10	10	85
Le Livre rouge	10	10	85
Le Jardin d'Épiscure	10	10	85
Les Opinions de M. Jérôme Coignard	10	10	85

Craignebille	10	7	30
Le Crime de Sylvestre Bonnard	6	75	30
Les deux ont sol	6	75	30
L'Étui de nacre	6	75	30
Le Génie latin	6	75	30
Histoire comique	6	75	30
Jocaste et le Chat maigre	6	75	30
Pages choisies	6	75	30
Le Petit Pierre	6	75	30
Pierre Nozière	6	75	30
Le Puits de Sainte-Claire	6	75	30
La Révolte des Anges	6	75	30
Les Sept Femmes de Barbe	6	75	30
Blanc	6	75	30
Sur la pierre blanche	6	75	30

HISTOIRE CONTEMPORAINE			
I. L'Orme du Mail	6	75	30
II. Le Mannequin d'osier	6	75	30
III. L'Anneau d'améthyste	6	75	30
IV. Monsieur Bergeret à Paris	6	75	30

MAXIME GORKI			
Souvenirs de ma vie littéraire	10	10	85
Les Vagabonds	7	7	55
La Mère	7	7	55
Les Déchus	7	7	55
L'Angoisse	7	7	55
Varenka Olessova	7	7	55
L'Annonciateur de la tempête	7	7	55
CLAUDE FARRERE			
Histoires de très loin ou d'assez près	7	7	55

Minorité syndicaliste révolutionnaire

Le Comité Central fait savoir aux camarades que les cartes et timbres sont à la disposition des trésoriers des Comités Fédéraux constitués à titre définitif ou avec un bureau provisoire. Ils seront remis à ces comités au prix de 1 franc la carte et 0 fr. 50 le timbre.

Pour faciliter la besogne de recrutement, et en attendant que tous les Comités fédéraux soient constitués, le trésorier du C.C. remettra cartes et timbres aux trésoriers des Comités d'U. D. au prix de 1 franc la carte et 0 fr. 75 le timbre (0,25 étant réservé au Comité fédéral). Ces camarades devront déclarer à Massot le nombre de cartes et timbres placés par groupe syndical, de façon que le C.C. puisse en faire la déclaration aux Comités fédéraux à mesure qu'ils se constitueront.

Les Comités syndicaux ont la faculté d'augmenter le prix de la carte et du timbre pour se constituer un fonds de caisse.

Autant que possible, joindre une partie de la somme due à la commande, de façon que le Comité Central ait quelques ressources à sa disposition.

Adresser les commandes et les mandats à Massot, 52, boulevard de Belleville, Paris (20^e arr.).

Les cochers de grande remise

Les cochers de grande remise ont tenu une réunion dans laquelle ils ont décidé d'envoyer une lettre au syndicat patronal pour réclamer une augmentation de salaires. Les patrons loueurs essaient de rejeter cette revendication sur la clientèle.

Un délai a été fixé par les cochers au 1^{er} janvier 1924.

Chez les employés

Le Congrès National des Employés confédérés qui s'est tenu à Lyon a décidé la création d'une caisse de chômage qui fonctionnera à partir du 1^{er} janvier 1924.

A notre avis, tout en admettant les principes et les gestes de solidarité, les caisses de chômage sont contraires à l'esprit révolutionnaire qui doit animer tous les syndicats ouvriers. Les syndicats ne pourront jamais atteindre les « secours » de chômage des municipalités. Ils ne pourront pas non plus combattre le chômage par ce moyen-là, mais ils l'entreferont.

Il faut combattre le chômage en combattant les heures supplémentaires en limitant la durée du travail, en établissant au besoin un roulement qui donne à tous la possibilité de travailler. C'est un piètre moyen d'attirer et de retenir les ouvriers au syndicat par des distributions régulières de secours. La manne syndicale doit être exceptionnelle.

Conférence des U. R.

Une conférence des Unions régionales s'est tenue hier rue Grange-aux-Belles.

La première séance a été présidée par Escabasse, de Caen. La parole a été donnée à Racamond, secrétaire confédéral, qui a expliqué le but de cette consultation : une tournée de propagande dans la première quinzaine de février sur les huit heures, les salaires, l'unité et les assurances sociales.

A noter que les fédérations n'étaient pas représentées, alors qu'il avait été convenu qu'elles étaient indispensables.

Une discussion s'est engagée. La demande d'augmentation de salaires sera basée sur une moyenne de 25 pour 100.

Pour l'unité, en raison des faits nouveaux qui perturbent la maison, un schéma sera fourni ultérieurement.

Pour les assurances sociales, c'est pareil. Une mise au point sera faite.

En résumé, 16 délégués ont été dérangés aux frais des syndiqués, bien entendu, pour entendre une méthode de propagande qui n'est pas prête.

L'Union Régionale d'Alsace-Lorraine avait même envoyé deux délégués, les citoyens superbolchevick Mohn et Doeblé (ce n'était pas à ses frais), alors que l'Algérie syndicaliste n'avait même pas été convoquée.

La séance de l'après-midi a été occupée à la remise en cause de la Révolution allemande. Les bluffeurs de l'époque ont dû reconnaître que leur ballon s'était bien dégonflé.

La situation financière fut exposée. Il n'a pas été question de la caisse de grève.

Le Carnet de l'Inconnu	6	75	30
Les Inédits	7	50	85
L'Homme qui assassina	7	50	85
Les Petites Alliées	7	7	55
Les Civilisés	7	7	55
Les Condamnés à mort	7	7	55
Les Hommes nouveaux	7	7	55
Fumées d'opium	7	7	55
Mademoiselle Dax, jeune fille	7	7	55

Romans Psychologiques

DOSTOIEVSKY.

Le Crime et le Châtiment	7	50	85
Les frères Karamazov	9	9	85
Les Possédés	15	15	16 45
L'Idiot	15	15	16 45
Souvenirs de la Maison des Morts	7	7	55
Le Double	7	7	55

Occasion

" INTENTIONS "

par OSCAR WILDE

Un volume d'essais, traduction française de Hugues Rebelle et Charles Grollau, avec une préface par ce dernier, portrait en héliogravure d'Oscar Wilde.

Un volume in-8° écu Valeur : 15 fr.

Occasion : 6 francs franco. Recommandé, 7 francs.

Librairie Sociale : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Chèque postal : Soubervielle 598-55, Paris.

Imprimerie spéciale du *Libertaire* 10-12, rue Paul-Lelong, Paris

ve. Une somme mensuelle de 1.000 francs est toujours servie à chaque U.R., jusqu'à nouvel ordre.

Une discussion assez confuse s'est faite sur la main-d'œuvre étrangère.

Parmi les rares délégués syndicalistes, nous avons pu voir Quémener, (6^e région, Rennes) ; Casanova (17^e, Marseille) ; Raitzon (11^e, Lyon). Les questions ébauchées étant plutôt d'ordre administratif, nos camarades n'ont pas eu à intervenir. Ils nous font remarquer que voilà deux fois que les U.R. sont convoqués sans qu'il y ait de C. G. N. Ils retournent dans leurs régions sans être bien enchantés de cette conférence.

Pauvre C.G.T.U. ! Depuis qu'elle a été fécondée par le Parti communiste, elle se trouve rudement dans l'embarras.

Communiqués Syndicaux

Avis. — La Bourse du travail et son annexe seront fermées : Lundi 31 décembre, mardi 1^{er} janvier et mercredi 2 janvier toute la journée.

U. D. Confédérée. — Le prochain cours de l'Ecole du militant aura lieu le mercredi 2 janvier 1924, à 21 heures, 211 rue Lafayette.

Terrassiers. — Grande réunion corporative et syndicale aujourd'hui dimanche 30 décembre, à 9 heures du matin, Bourse du Travail.

Travailleurs de la pierre. — Voici le bureau pour 1924 : Blois, secrétaire ; Jolivet, secrétaire adjoint ; Pieplu, trésorier ; Chevenet, trésorier adjoint.

Ouvriers ébénistes et parties similaires. — Les camarades sont priés de passer à la permanence pour retirer tous les jours qui vont suivre leurs cartes et timbres pour l'année 1924.

DANS LE S. U. B.

Par suite de la fermeture de la Bourse lundi, les camarades qui auront quelque chose d'urgent à communiquer trouveront les secrétaires aux congrès de l'Union, 33, rue Grange-aux-Belles, jusqu'à 18 heures et de 18 à 19 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, salle Pelletier.

Commission du journal. — Lundi à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau. La copie pour le « *Proletaire* » doit être remise à 18 heures précises au plus tard.

Commission de contrôle. — Jeudi 3 janvier, nomination d'un rapporteur.

Conseil général. — Jeudi, 18 heures, bureau 13 et 14.

Serruriers. — Conseil de la section lundi à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Maçonnerie pierre. — Le camarade Fougereon est prié d'être présent dimanche 30 décembre, à 10 heures, bureau 10. — Urgent.

La Vie de l'Union Anarchiste

CONVOCATIONS

Paris et Banlieue

Jeunesse anarchiste. — Avis aux camarades de la Phalange et aux artistes qui nous ont prêté leur concours, que notre fête aura lieu le 13 et non le 6 janvier, pour raison de force majeure.

Le Groupe de Bezons convie les copains anarchistes, syndicalistes fédéralistes et sympathisants des villes d'Armentières, Houille, Carrières et environs, à assister à la réunion qui a lieu ce matin à 9 heures, salle de l'ancienne mairie, place de la République.

Boudoux fera une causerie et les copains présents envisageront l'organisation des groupes dans cette région.

Groupe du 14^e. — Réunion le jeudi, 195, boulevard Voltaire, au Rendez-vous des Cochers, salle du premier étage.

Toutes les semaines, organisation, causeries éducatives et controverses.

Judi, 3 janvier, le camarade Louis Rimbault nous traitera : « De l'anarchie à l'individu ».

Appel est fait à tous les copains et sympathiques aux idées.

Groupe théâtral. — Ce matin, dimanche 30, répétition à 9 heures, salle de bal, 7, rue Lacharrière (square Pormentier).

De nouvelles pièces étant à l'étude, pressant appel est fait aux camarades désireux de participer à notre effort, et tout particulièrement aux femmes.

Province

Groupe artistique de l'Aube Nouvelle de Lille. — Le groupe organise un concert de propagande le dimanche 13 janvier à 16 h. 30, salle du Gallion, rue de l'Arc.

Programme : Chants et monologues. — « Biribi », drame d'Afrique, pièce en un acte. — Grande tombola gratuite.

Aux copains de Bordeaux et aux lecteurs du *Libertaire*. — L'absence de mouvement libertaire à Bordeaux ne peut pas se concevoir plus longtemps.

Un groupe existe déjà, qui se réunit tous les samedis à 8 h. 30 du soir, 6, rue de la Boétie, premier étage et qui invite tous les sympathiques à ses réunions.

En outre, le camarade Aristide Lapeyre, demandant qu'on se mette en rapport avec lui, soit en lui écrivant, soit en lui fixant un rendez-vous. Son adresse : Aristide Lapeyre, 13, rue Mouneyra, Bordeaux.

Etudiants, ouvriers, hommes, femmes, vous tous qui lisez le « *Libertaire* », êtes assurés de trouver parmi nous, des amis sincères, désintéressés. Venez vous joindre à eux, afin de faire ensemble, les bases d'un groupement vivant, électif, libertaire.

A bientôt donc !

Groupe E. Reclus-Narbonne. — Les copains et les sympathisants sont invités à venir écouter la causerie que fera le camarade Darnis sur « La Propagande Anarchiste », le mercredi 2 janvier. On trouve au groupe des brochures, livres et journaux.

Communic